MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 134. — Juin 1896

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE LA SASKATCHEWAN.

LETTRES DU R. P. CHARLEBOIS, MISSIONNAIRE AU CUMBERLAND.

A bord de *la Princesse* sur le lac Winnipeg,
le 22 août 1887.

MON CHER FRÈRE (1).

... Mon voyage d'Ottawa à Winnipeg s'effectua sans aucun incident remarquable. Après avoir passé quelques jours chez nos Pères de Saint-Boniface et de Winnipeg, je partis par le chemin de fer pour Selkirk, petite Mission desservie par le R. P. ALLARD. Là je montai à bord du bateau sur lequel je suis présentement. Il a descendu la rivière Rouge de Selkirk jusqu'au lac Winnipeg qu'il

(1) Cette lettre est adressée au R. P. Guillaume CHARLEBOIS.

va traverser du sud au nord pour se rendre à un fort appelé Grand-Rapide.

Hier, lorsque nous entrâmes dans le lac, le vent était si fort que nous dûmes passer la journée à l'ancre ; ce qui ne fut pas un petit ennui. Heureusement je pus dire la sainte messe. Ayant une cabine à ma disposition, je m'y enfermai sous clef, puis, après avoir fixé ma chapelle portative sur une petite charpente improvisée, j'offris le saint sacrifice en parfaite sécurité. Comme j'étais touché de voir Notre-Seigneur descendre dans cette misérable chambre, tout entourée de protestants, pour visiter le plus indigne de ses serviteurs et se donner à lui ! Oh ! qu'il fait bon être ainsi seul avec Dieu seul ! En de tels moments l'âme est comme forcée d'oublier les choses terrestres pour s'unir à son Dieu et l'aimer d'un amour plus ardent et plus pur. Et le cœur sent croître en lui la force et le courage, il est disposé à tout entreprendre, à tout souffrir pour la gloire de ce Dieu si plein de condescendance...

Je passai la plus grande partie du jour dans ma cabine, profitant de cet arrêt pour faire ma retraite du mois.

23 août.

Nous sommes à peu près vingt passagers dont trois seulement sont catholiques. Mais tous sont très aimables pour moi et respectent ma dignité de prêtre...

Que vous dire du fameux lac Winnipeg ? Il n'a qu'un défaut : ses eaux sont troubles. Du reste il est bien beau. Ses rives et ses îles sont magnifiques, sa grandeur imposante (240 milles de longueur sur 55 de largeur). A différentes reprises, nous perdons la terre de vue. C'est ce qui a lieu en ce moment.

Nous assistons à un splendide coucher de soleil. Oh ! que c'est beau ! comme il disparaît doucement dans les

ondes avec son magnifique entourage d'or, d'argent et de pourpre ! Tout le monde est sur le pont pour contempler ce spectacle. Qui pourrait à cette vue ne pas s'écrier : *Magna et mirabilia sunt opera tua, Domine* : Qu'elles sont grandes et merveilleuses vos œuvres, ô Seigneur !

24 août.

Rendons grâces à Dieu ! il a disposé les choses de manière à me permettre de dire la sainte messe encore aujourd'hui. Ce matin, le bateau s'étant arrêté à un fort pour prendre des marchandises et du combustible, j'en ai profité pour offrir le saint sacrifice. Après mon action de grâces j'étais descendu sur le rivage pour me délasser un peu, lorsque je m'entendis appeler : « Comment ça va, mon Père ? » Je me retourne et j'aperçois un vieux métis canadien du nom de Gouin. Nous avons causé assez longtemps. C'est un fervent catholique. Il m'a intéressé et édifié en me racontant la manière dont il répond au ministre protestant lorsque celui-ci le sollicite d'entrer dans sa secte : « Viens donc faire la communion dans mon église, lui dit un jour le ministre. — Oh ! merci, reprit mon métis ; quand je voudrai avoir du pain ordinaire j'en trouverai chez moi ou au magasin de la compagnie. » Une autre fois le ministre lui dit : « Pourquoi faire tant d'actes de pénitence ? La parole de Dieu suffit bien pour nous sauver. — Tu crois cela, toi ; mais si Dieu avait voulu nous sauver par sa seule parole, pourquoi aurait-il donc envoyé son Fils sur la terre ? Pourquoi aurait-il exigé qu'il endurât tant de souffrances ? Ne pouvait-il pas nous envoyer sa parole par l'entremise des prophètes, comme il l'avait fait sous l'Ancien Testament ? »

J'ai remarqué qu'il y a encore des moustiques ici, quoiqu'il fasse déjà passablement froid. Mon vieux métis

me dit qu'on trouve quelquefois des caribous tués par ces petits insectes.

A l'heure qu'il est, les vagues ballottent notre bateau au point de donner le mal de mer à quelques passagers. Patience ! demain nous serons au Grand-Rapide !

Grand-Rapide, 26 août.

Je suis arrivé ici hier. Le commis de la Compagnie de la baie d'Hudson, quoique protestant, m'a reçu on ne peut mieux. Il s'est empressé de faire transporter mes effets par ses hommes et de faire dresser ma petite tente. Il m'admet à sa table et me la fait bénir avant chaque repas. J'ai tâché de voir les quelques catholiques qui sont actuellement ici. Il n'y en a que cinq ou six familles. Presque tous sont venus à la messe ce matin. Ils paraissent être bons catholiques, autant qu'on peut l'être quand on ne voit le prêtre qu'une fois par an et cela pendant trois ou quatre jours seulement.

Je partirai demain, en canot d'écorce, pour le fort Cumberland. On me dit que ce sera un voyage de neuf jours au moins...

Grand-Rapide, 28 août.

Je devais partir hier pour Cumberland, mais je n'ai pas pu trouver de guides qualifiés pour entreprendre un tel voyage. Heureux retard ! car aujourd'hui même une barge est arrivée qui m'amènera sans qu'il m'en coûte rien et sans que je coure aucun danger. Vous voyez que la Providence prend soin de ses missionnaires. Voulez-vous quelques détails sur le pays où je me trouve actuellement ?

Le fort Grand-Rapide est situé à l'endroit où la rivière Saskatchewan débouche dans le lac Winnipeg. Il tire son nom d'un rapide de 5 milles de longueur qui vient se

terminer en ce lieu. La rivière a ici environ 20 arpents de largeur. Ses eaux sont aussi troubles que celles du lac Winnipeg. Le poisson y abonde. Mais aux environs le sol a peu de valeur: le sable et la terre jaune dominent. Les forêts sont composées de sapins, d'épinettes et de cèdres.

Les sauvages vivent sous des tentes, à l'exception de deux ou trois qui se sont construit une cabane ou chantier. C'est dans un de ces « chantiers » que je dis la sainte messe. Le propriétaire est un métis du nom de « Mercredy ». Je prends mes repas chez le commis du fort; puis ma résidence privée est ma tente. Mon fauteuil, c'est ma malle, mon pupitre, ce sont mes genoux. Mon lit consiste en une toile cirée et deux couvertures de laine. J'y dors à merveille.

... J'aime beaucoup les sauvages ; je me plais au milieu d'eux. Hier soir je les ai tous réunis. Après la récitation du chapelet et de la prière, je leur ai adressé une allocution sur la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, que je leur ai proposée comme un des meilleurs moyens d'éviter le péché ; puis j'ai lu une consécration à ce divin Cœur. Je leur ai ensuite parlé de la dévotion à la Très Sainte Vierge et j'ai terminé par un acte de consécration à cette bonne Mère du ciel.

Entre chacun de ces exercices, nous chantions un cantique : je chantais le couplet en français et eux répondaient en langue crise. Je ne puis pas dire si le tout était bien beau; mais du moins c'était pieux et j'espère que le Sacré-Cœur et la Sainte Vierge ont été contents. Avant de congédier ces bons fidèles, je leur ai distribué des images, des scapulaires et des chapelets. J'ai emporté une bonne quantité de ces objets de piété, mais je vois que j'aurais dû en emporter encore bien des fois autant.

... Allons! cher papa (1), n'ayez aucune inquiétude sur mon compte, je suis entre les mains du bon Dieu et de la Sainte Vierge ; par conséquent, je ne cours aucun danger. Je suis content et heureux, ce qui ne m'empêche pas de penser souvent à vous et à tous ceux qui me sont chers...

Mission de Cumberland, 12 septembre.

Je quittai Grand-Rapide à bord d'une barge, dont le propriétaire, quoique protestant, me donnait gratuitement mon passage et ma nourriture. Le vent étant très favorable, nous parcourûmes en cinq jours l'espace de 400 milles. Il était nuit lorsque nous arrivâmes à une petite Mission qui porte le nom de Pas. Grand fut d'abord mon embarras, je ne connaissais personne à qui je pusse demander l'hospitalité ; il y avait bien là une maisonnette destinée à recevoir le missionnaire lors de ses visites, mais elle se trouvait sur l'autre côté de la rivière, et les sauvages de la barge ne voulaient pas m'y conduire à cette heure et dans l'obscurité. J'étais résolu de faire encore mon lit dans le fond de la barge, lorsque j'entends dire tout près de moi : « Comment ça va, mon Père ?... » Jugez de ma surprise et de ma joie en entendant cette salutation et en me trouvant en face d'un bon métis canadien ! Il me pressa la main bien fort : « Ah ! mon Père, je suis bien content de te voir. » (Je ne l'étais pas moins de le rencontrer.) Il m'emmena chez lui, prit soin de mes effets, m'offrit de la nourriture et me prépara un bon lit pour le reste de la nuit. Il me fit bientôt une autre surprise en me disant que le R. P. Bonald (lequel est mon supérieur et réside habituellement au lac Pélican), était arrivé depuis quelques heures. Le lendemain, de grand matin, je traversai le lac pour

(1) Cette lettre est adressée à M. H. Charlebois.

aller rejoindre ce bon père. Grandes furent aussi sa surprise et sa joie quand il m'aperçut, car il ne m'attendait pas du tout... « Oh ! cher Père Maître (1), qu'il fait bon en ce moment être religieux, être Oblat ! C'est bien alors que l'on reconnaît et que l'on apprécie la véritable fraternité qui existe chez tous les religieux, mais particulièrement dans notre famille religieuse. Oui, nous recevons réellement en ces circonstances le centuple promis par Notre-Seigneur à ceux qui quittent tout pour son amour... »

Comme nous étions au dimanche, nous résolûmes d'avoir une grand'messe. L'heure venue, je montai au saint autel, et le R. P. Bonald fit l'office de chantre. Outre les chants ordinaires de la messe, il chanta plusieurs cantiques en cris ; il fit aussi une instruction en cette même langue. Nos gens furent émerveillés par cette « solennité » extraordinaire.

Dans l'après-midi, nous eûmes une autre réunion, avec récitation du chapelet, chant des cantiques et nouvelle instruction par le R. P. Bonald. Si vous aviez vu ensuite nos sauvages venir nous serrer la main, nous témoigner leur joie et nous supplier de rester au moins un avec eux... C'était un spectacle vraiment touchant ; mais nous ne pouvions satisfaire leur désir... Dès le lendemain, nous partions en canot d'écorce, sous la conduite des sauvages. Il ne nous fallut pas moins de deux jours pour arriver au Cumberland... Cette Mission, un peu plus considérable que les deux précédentes, contient une vingtaine de familles catholiques. Nous y avons une maison relativement bonne. Elle est partagée en deux parties : l'une nous sert de chapelle, l'autre de résidence. Nous avons deux belles petites cloches, qui font sourire les sauvages chaque fois qu'elles sonnent.

(1) Cette lettre est adressée au R. P. Boisramé, maître des novices.

Je m'attendais à monter au lac Pélican avec le R. P. Bonald ; mais il s'est laissé gagner par les pressantes sollicitations de nos catholiques et m'a laissé ici pour quelque temps.

Me voilà donc seul dans ma modeste maison ; je n'ai d'autre compagnon que Notre-Seigneur dans le Saint Sacrement, mais il me suffit... Il sait me fortifier, me consoler, me guider, me rendre heureux...

... J'emploie mon temps à étudier le cris, à repasser ma théologie, à préparer des instructions. J'ai aussi à faire ma cuisine, à balayer ma maison, etc.

... Le dimanche, je chante la messe en faisant seul les fonctions de célébrant, celles de chantre, et je pourrais ajouter celles de servant ; car, je n'ai, pour m'assister, qu'un enfant de neuf ans, qui est plutôt un embarras qu'un servant. Pendant la messe, je prêche en français ; plusieurs de mes catholiques comprennent cette langue. Dans l'après-midi, nous avons la récitation du chapelet, le chant des cantiques et une instruction suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement.

A tous ces exercices, ma chapelle est remplie de fidèles. Souvent, les protestants y viennent, parce qu'ils trouvent nos cérémonies plus belles que celles de leur ministre... Mes sauvages me témoignent beaucoup d'affection et se montrent bien bons pour moi. S'il leur arrive de tuer du gibier ou de se procurer quelque autre « extra », ils ne manquent pas de m'en apporter une petite part ; plusieurs viennent me voir dans le but de me désennuyer.

... Depuis que je suis ici, j'ai eu à visiter un grand nombre de malades. La rougeole et la diphtérie ont été à l'état d'épidémie pendant plus de deux semaines ; presque tous les petits enfants sont morts. Rien de navrant comme le spectacle qui s'offrait à mes regards

lorsque j'allais visiter les cabanes. En y entrant, j'apercevais quatre, cinq, six malades étendus par terre, roulés dans une misérable couverture, si près les uns des autres, que je devais faire attention pour ne pas poser le pied sur un bras ou sur une jambe. Souvent, à côté de ces malades, se trouvait un petit cadavre et, au milieu de cette désolation, la pauvre mère épuisée de fatigue, brisée de douleur... Pauvres gens ! je les visitais aussi souvent que possible, afin de leur donner tous les secours spirituels dont ils pouvaient avoir besoin. Plusieurs ne comprenaient ni le français ni l'anglais; je ne pouvais donc pas les consoler et les encourager par mes paroles; mais leur confiance dans le prêtre est telle, que ma seule vue leur procurait un grand soulagement moral.

Vers la même époque, j'eus, moi aussi, ma petite épreuve : un gros rhume, accompagné d'une douleur au poumon droit, m'incommoda beaucoup pendant quelques jours. Une nuit, entre autres, je crus que j'allais mourir : ma douleur de poitrine était si violente, que j'avais une peine extrême à respirer. Vous pouvez vous imaginer ce qui se passa alors dans ma tête, seul, éloigné des autres habitations, éloigné surtout de tout confrère. (Le R. P. Bonald, mon plus proche voisin, était à 130 milles.) Vers 5 heures, j'essayai de me lever pour me préparer à dire la sainte messe ; mais impossible de rester debout. Je repris le lit en suppliant Notre-Seigneur et sa sainte Mère de m'accorder la faveur de pouvoir offrir le saint sacrifice au moins encore une fois... Bientôt je pus dormir un peu. Après une heure de repos, me sentant mieux, je me levai de nouveau et, cette fois, je parvins à dire ma messe. Depuis lors, la douleur diminua peu à peu, et aujourd'hui je suis parfaitement rétabli.

... Soyez assuré que je suis content et heureux dans ma nouvelle position. Vous savez que les Missions sau-

vages faisaient depuis longtemps l'objet de mes désirs ; je remercie le bon Dieu de m'y avoir envoyé par l'entremise de mes supérieurs.

... Je regrette beaucoup le scolasticat. Que de fois je me transporte en esprit au milieu des Frères ! Je les suis partout : à la chapelle, à l'étude, à la récréation. Une de mes consolations est de faire mes exercices de piété en union avec eux. Il me semble que mes prières, ainsi faites, sont plus agréables au bon Dieu.

Priez bien pour moi, afin que je devienne un saint religieux et un bon missionnaire.

Mission de Cumberland, 12 décembre 1887.

Un voyage en traîne à chiens. — La semaine dernière, j'ai dû aller à la Mission du Pas, située à 45 milles d'ici, pour baptiser un enfant malade. Pendant ce voyage, j'ai fait pour la première fois usage de la *traîne à chiens*, qui est notre unique voiture d'hiver... Vous savez déjà quelle est la forme de ce véhicule ; deux planches, chacune d'environ 40 centimètres de largeur sur une longueur de 3 à 4 mètres, jointes ensemble et légèrement relevées aux deux extrémités. Vous y étendez deux ou trois couvertures de laine, vous y placez un coussin, puis, quand vous y êtes couché, on met sur vous une couverture de laine et une autre de fourrure, et en avant ! Un attelage de trois ou quatre chiens vous entraîne avec une vitesse relativement grande. Votre guide court par derrière en tenant la voiture pour l'empêcher de verser. Vous pouvez alors réciter votre chapelet, faire de belles méditations sur la mort (car vous êtes réellement comme un mort dans son cercueil) ou même dormir tout à votre aise.

Ce qui est assez intéressant, c'est de voir ces chiens tirer leur charge avec tant de persévérance. Ils trottent

pendant tout le jour sans prendre aucune nourriture et ne se reposent que pendant nos repas à nous. Le soir, on leur donne à chacun un poisson et ils en ont pour jusqu'au soir du jour suivant. Avec un tel régime, ils peuvent tenir pendant deux ou trois semaines. La charge ordinaire de quatre chiens est de 400 livres.

Conversion et baptême d'un vieillard de quatre-vingts ans. — Pendant le court séjour que je fis à la mission du Pas, entre autres consolations, j'eus celle de baptiser un *enfant* de quatre-vingts ans. C'était un vieux sauvage protestant, qui, se voyant sur son lit de mort, voulut se faire catholique avant d'aller paraître devant Dieu. Dès qu'il sut mon arrivée, il me fit demander. En me voyant, le pauvre vieillard fut si heureux qu'il fit un effort suprême pour se tenir quelques instants sur son séant, à la grande surprise de sa femme. Il me saisit la main et la serra fort en me disant : « Je suis bien content de te voir, j'avais peur de mourir avant de me faire catholique. » Je lui manifestai mon propre contentement et me mis en devoir de l'instruire. Pour l'éprouver, je lui dis que je ne le baptiserais peut-être pas encore, qu'il serait baptisé plus tard par le R. P. Bonald. Cela parut l'affliger beaucoup. Après quelques exhortations, je le quittai. A peine étais-je rendu à ma demeure qu'il me fit dire qu'il voulait être baptisé tout de suite, car il sentait qu'il n'avait plus longtemps à vivre et il voulait mourir catholique. Je retournai vers lui et, après l'avoir instruit de mon mieux, je lui promis de le baptiser le lendemain. « C'est bien ! » dit-il. Le lendemain, de bonne heure, j'étais auprès de mon cher malade. Contre son habitude, il ne fit aucun mouvement à mon arrivée. Il me dit qu'il était extrêmement faible et qu'il sentait sa fin approcher. Cependant, lorsque je lui annonçai que je venais le bap-

tiser, il parut recouvrer un peu ses forces. Je lui fis faire sa confession le mieux qu'il put, puis son abjuration, et je lui conférai le sacrement de Baptême qu'il reçut avec de grands sentiments de piété.

Le voyant si bien disposé, je lui donnai quelques connaissances du sacrement de l'Eucharistie et lui apportai la sainte communion. Il la reçut en versant des larmes de joie. « Ah! disait-il ensuite, je suis au comble du bonheur... Maintenant, ça ne me coûte plus de mourir, car j'espère aller voir Dieu; mais auparavant, je sentais que j'étais dans le chemin de l'enfer. »

Vous ne sauriez croire, cher Frère, combien j'étais heureux moi-même d'avoir été l'instrument de la miséricorde divine envers cette âme.

Mission de Sainte-Gertrude, lac Pélican,
31 décembre 1887.

Une nuit au milieu des neiges. — Me voilà rendu à la Mission du lac Pélican, résidence habituelle de mon supérieur, le R. P. Bonald. Cette Mission est éloignée de celle de Cumberland d'environ 135 milles. Je suis arrivé ici hier, après un voyage de cinq jours; j'ai fait ce voyage en compagnie de deux sauvages conduisant chacun une *traîne à chiens.*

Le premier jour, je n'eus à marcher que quelques heures; le reste du temps, je me laissai traîner par les chiens.

La nuit nous surprit à l'extrémité du lac Cumberland. Là, pas d'habitation; il fallait se préparer à coucher dehors. Par la température glaciale que nous avions, je fus d'abord effrayé d'une telle perspective; mais je repris courage en voyant l'habileté et l'entrain des sauvages à nous préparer un gîte. Les voilà déjà à l'œuvre : armés de leurs raquettes en guise de pelle, ils ont bientôt

écarté la neige sur un certain espace. D'un côté, ils étendent une épaisse couche de branches de sapin : ce sera notre lit ou notre chambre à coucher; de l'autre, ils allument un feu puissant : ce sera le calorifère et le fourneau de cuisine. Pendant que le thé se prépare, que la galette et le poisson dégèlent, mes gens se tiennent près du feu, faisant réchauffer tour à tour les différentes parties de leur corps. Rien de plus amusant. Du reste, la plus grande gaieté règne dans le campement : on n'entend que rires et bons mots.

Après le souper, suivi de quelques moments de récréation, nous faisons en commun la prière du soir et chacun prépare son lit. L'opération est des plus simples : on étend ses couvertures sur les branches de sapin et l'on s'y enveloppe de son mieux, les pieds tournés vers le feu, et l'on attend le sommeil. En tout cela, je fis comme les autres. Je m'endormis assez facilement; mais après deux ou trois heures de sommeil, je fus réveillé par le froid et passai le reste du temps à grelotter. Vers 2 heures du matin, n'y tenant plus et ne voulant pas éveiller mes sauvages, je me levai et me mis à couper du bois pour faire du feu; je réussis à merveille. Après m'être bien réchauffé, j'essayai de me rendormir. J'étais couché depuis quelques minutes à peine quand j'entends un sauvage pousser un cri et je le sens qui frappe sur moi à coups redoublés. Le feu avait pris à ma couverture et menaçait de me chauffer les pieds un peu trop fort. Cet accident fut le signal du lever.

Voyage à la raquette (1). — Bientôt après, nous étions en route.

(1) La raquette est une sorte de treillis de cordes de cuir, tendues en long et en large et retenues à leurs extrémités par un bois très léger, durci au feu et qui forme le contour de la raquette. Elle est de

La neige étant plus épaisse, je dus prendre le parti de chausser les raquettes et de marcher devant les chiens pour leur tracer le chemin. C'est ce que je fis jusqu'à 1 heure de l'après-midi, ne m'arrêtant que pour déjeuner. Le froid augmentait graduellement, et le chemin devenait de plus en plus mauvais. Il passait à travers une forêt de petits sapins et de petites épinettes ; il n'avait pas plus d'un pied et demi de largeur, mais qu'il était long ! Après dîner, nous avions à traverser le lac Castor. Comme la glace nous offrait un chemin un peu meilleur, je pus reprendre ma place sur la traîne à chiens. Il était temps ; je n'en pouvais plus. Vers 7 heures du soir, nous arrivions à une humble demeure où nous devions passer la nuit. Les sauvages qui habitent cette maison sont protestants, mais ils préfèrent le prêtre catholique à leurs ministres. Ils nous reçurent de leur mieux. Comme ils nous attendaient, ils avaient lavé le plancher et préparé une caisse pour me servir de siège. Ils nous offrirent pour notre souper ce qu'ils avaient de meilleur : du thé et de la viande de lièvre bouillie. En retour, je leur donnai un peu de galette et de sucre, ce qui leur fit grand plaisir. Le souper fini, je me hâtai de réciter mon office et de faire mes exercices de piété, puis je me couchai comme les autres sur le plancher. Bien que ce lit fût quelque peu dur, je pus y goûter un sommeil réparateur.

Le lendemain, vers 5 heures et demie, nous prenions congé de nos hôtes. Pendant toute cette journée, je fus obligé de marcher à la raquette pour tracer le chemin aux chiens. Seul en avant de la caravane, je tâ-

forme presque ovale, arrondie sur le devant, en pointe à l'autre extrémité : elle a environ 80 centimètres de long sur 40 de large. Le pied placé sur le treillis est assujetti par de fortes attaches. Cette chaussure, peu commode surtout pour les débutants, est indispensable pour ne pas enfoncer dans la neige.

chais de tromper la longueur du temps : tantôt je méditais, tantôt je récitais mon chapelet ou d'autres prières ; parfois, je me surprenais à fredonner quelqu'un de nos cantiques de vacances : ce qui me rappelait de bien doux souvenirs en me reportant au scolasticat. Là, je jouissais, en esprit, de la vie de famille ; et je m'encourageais en voyant un grand nombre de Frères qui voudraient bien être à ma place. En somme, j'étais heureux et content. Endurer quelques souffrances, supporter quelques fatigues et quelques privations en travaillant au salut des âmes, n'était-ce pas ce que j'avais désiré depuis longtemps ?

Froid brûlant. — Le soir venu, il fallut nous résigner à coucher dans la *grande maison* que le bon Dieu a préparée à toute créature. Cette fois encore, rien de moins poétique en soi. De mémoire de sauvage, le froid n'avait jamais été aussi intense. C'était vraiment un froid *brûlant*, selon l'expression de Mgr GRANDIN. Un de mes sauvages disait en son français : « Il fait flette, flette jusqu'au cœur » (Il fait froid, froid jusqu'au cœur). Nous nous mettions presque dans le feu et nous le sentions à peine. A deux pieds du brasier, nos barbes se couvraient de glace. Cela pourtant ne diminuait en rien la gaieté de mes gens.

En me couchant, je pris toutes les précautions possibles pour me prémunir contre le froid. Après avoir sommeillé pendant une heure et demie à peine, je commençai à trembler de tous mes membres. Bientôt, je fus obligé de demander à un sauvage d'augmenter le feu. Cela me soulagea un peu, mais le froid ne tarda pas à me saisir de nouveau. Pour n'avoir pas froid, il eût fallu se coucher dans le feu. Je me résignai donc à attendre ainsi le matin. Je vous assure que les minutes et les

heures me parurent longues. Ce qui me désolait le plus, c'était d'entendre les gémissements d'un de mes sauvages, qui, lui aussi, grelottait de tous ses membres. Je fis lever mes gens de bonne heure et donnai ordre d'allumer un grand feu ; mes pieds menaçaient sérieusement de se geler. Après nous être chauffés et avoir pris un peu de nourriture, nous nous mîmes en route. Je pus heureusement prendre place sur une traîne à chiens pour toute la journée. Mes sauvages m'enveloppèrent si bien que je n'eus pas trop à souffrir.

Vers la fin du jour, nous demandâmes l'hospitalité à une famille sauvage qui habitait une pauvre petite maison. Nous nous trouvions à l'abri du froid, mais nous étions menacés de la famine ; nous n'avions plus de vivres, ni pour nous ni pour nos chiens. Nos hôtes ne purent nous procurer qu'un petit morceau de viande de caribou. J'avais réservé un peu de beurre et deux petits pains blancs pour régaler le P. Bonald ; je dus en faire le sacrifice. Bref, nous n'eûmes pas de quoi apaiser notre faim, mais nous pûmes constater la vérité du proverbe : « Qui dort, soupe. »

Il n'était guère plus de 1 heure du matin quand nous entreprîmes notre dernière journée de marche. Vers midi, nous étions en vue de la Mission Sainte-Gertrude. La cloche mise en branle annonça notre arrivée, et tous les sauvages accoururent pour nous recevoir. On n'en aurait pas fait davantage pour un évêque. Le R. P. Bonald n'attendit pas que je fusse rendu à la maison pour venir me presser la main et me donner une bonne accolade fraternelle. Oh ! vous ne pourrez jamais concevoir le bonheur qu'on éprouve en rencontrant un de ses Frères, après avoir été si longtemps isolé...

Je touchai ensuite la main à tous ces bons sauvages, que mon arrivée remplissait de joie.

Après le dîner, je reçus quelques visites et j'allai moi-même visiter les *dignitaires* de l'endroit. Il y eut même plusieurs présents : c'étaient des souliers, des morceaux de viande de caribou ou de castor, etc., etc. Assurément, on me prenait pour un grand personnage... Je vous avoue pourtant que j'en ressentais plus de confusion que de gloriole. Je trouvai le R. P. Bonald bien gai, surtout bien actif. Il a ici un petit presbytère plus ou moins confortable et une chapelle relativement convenable. Elle est fréquentée par environ soixante-dix familles. Ces sauvages sont catholiques et donnent beaucoup de consolations à leur missionnaire.

Mission de Sainte-Gertrude, lac Pélican,
11 janvier 1888.

Une demeure de missionnaire. — Croiriez-vous que, depuis mon arrivée dans cette maison, j'ai le privilège d'habiter avec Notre-Seigneur jour et nuit? Ma chambre est située au chevet de l'église, et je n'ai qu'à descendre quelques marches pour être en face du tabernacle. Je vais prendre mes repas et passer les récréations à la maison ; puis je reviens dans mon doux ermitage. Je me trompe en disant ermitage : car le R. P. Bonald vient aussi y passer la nuit. Venez examiner un peu cette belle petite chambre, je pense que vous n'y trouverez rien de contraire à la sainte pauvreté. Une petite table, qui menace ruine, me sert de bureau ; vous y voyez mon crucifix, mon livre de règles, quelques volumes de théologie et de piété, ma grammaire crise, un dictionnaire français et un peu de papier ; j'ai une caisse pour fauteuil, un petit poêle en fer mince m'empêche de mourir de froid ; à ma droite est le lit du R. P. Bonald : il consiste en une misérable couchette de bois, une peau de buffle, un oreiller et deux couvertures ; à gauche est

un autre lit du même genre, c'est pour votre serviteur. Quant à mon linge, je le mets dans un sac et il me sert d'oreiller.

Voilà mon petit palais, je m'y trouve on ne peut mieux : quand j'ai froid, je n'ai qu'à faire du feu dans mon petit poêle; quand je m'ennuie, je chante ; quand je veux, je descends l'escalier et je me trouve en présence de Notre-Seigneur. Qu'ai-je à craindre?

Depuis que je suis ici, mes principales occupations ont été de remplir les fonctions de sacristain et d'étudier la langue crise. Le jour de l'an, je chantai la grand'-messe. Le R. P. Bonald dirigeait le chant. Tous les sauvages, hommes, femmes et enfants, chantaient à qui mieux mieux. C'était réellement beau. Plus d'une fois, pendant le saint sacrifice, j'eus beaucoup de peine à retenir mes larmes... Non, me disais-je, Dieu ne peut manquer de bénir et d'exaucer ces pauvres sauvages qui chantent ses louanges avec tant d'âme et de piété... Je fus non moins touché, à la suite de la messe, de voir ces mêmes sauvages se rendre en foule au presbytère pour nous présenter leurs souhaits de bonne année. Quelle affection et surtout quel respect ils nous témoignaient! Plusieurs nous demandaient à genoux notre bénédiction.

Une tempête de neige. — Après ma Mission du Pas, je repris le chemin de ma Mission Saint-Joseph. J'étais accompagné d'un homme loué pour tracer le chemin devant ma traîne à chiens. Nous venions à peine de partir que le vent s'éleva, amenant bientôt une *poudrerie* terrible (bourrasque de neige fine qui pénètre partout). Tant que nous marchâmes dans le bois, nous fûmes assez bien, mais bientôt nous arrivâmes à un grand lac. C'est là que j'appris ce qu'est une véritable

tempête dans le Nord-Ouest. Jamais je n'ai rien vu d'aussi effrayant ! On eût dit que tout l'enfer était déchaîné. Nous essayâmes de traverser, mais impossible; on ne voyait pas à 30 pieds devant soi. Les chiens ne voulaient pas avancer, à cause du vent qui nous arrivait en face. Nous craignions et de nous écarter et de nous geler, car cette bise traversait nos habits. C'est la première fois qu'elle réussit à passer à travers mon *capot*. Nous fûmes donc obligés de rentrer dans le bois et de faire du feu, en attendant une accalmie.

Nous restâmes ainsi stationnaires pendant trois heures. Le vent cessa alors un peu, et nous pûmes traverser le lac, avec beaucoup de peines et de difficultés cependant.

Danger couru par le missionnaire. — J'ai oublié de dire que, le matin, en partant, j'avais failli aller passer le reste de l'hiver sous la glace de la Saskatchewan. Voici comment : mon homme marchait le premier, suivi des chiens que je conduisais, tantôt à pied, tantôt sur le traîneau. A un moment, j'étais assis, cachant mon visage sous ma couverture, quand tout à coup les chiens perdent la piste de mon homme et s'en vont passer en haut d'un gros rapide qui tombe dans la Saskatchewan. Lorsque je m'en aperçus, j'étais juste au-dessus du rapide. Épouvanté, je crie aux chiens de revenir en arrière; mais aussitôt je les vois s'enfoncer dans l'eau jusqu'au ventre. J'appelle alors de toutes mes forces mon homme qui déjà m'avait perdu de vue, à cause du mauvais temps. Heureusement, il m'entendit. Quand il me vit à cet endroit, il me cria : « Ne *grouille* pas un poil » (ne remue pas du tout). J'avais assez peur pour ne pas avoir de la peine à lui obéir. Il vint petit à petit avec ses raquettes, prit les chiens par la tête et les ar-

racha au danger. Il me tira ensuite avec la carriole sans enfoncer. C'est ainsi que j'échappai à la mort. Si la glace avait cédé, j'étais perdu. Il n'y a pas de doute que c'est la bonne Mère du missionnaire qui m'a sauvé. Le matin, au départ, j'avais récité un bon *Sub tuum præsidium;* je pense bien que c'est cette prière qui m'a obtenu cette grâce de notre Mère du ciel. Quoi qu'il en soit, je suis encore en vie ; le bon Dieu ne veut pas encore de moi : que sa sainte volonté soit faite !

Mission de Pakitawakan. — Un mot seulement sur notre Mission de Pakitawakan, où je viens de construire une jolie petite chapelle.

Pour en connaître la position, prenez votre carte du Nord-Ouest. Partez du lac Pélican, montez droit au Nord jusqu'à la rivière Missinipi ; descendez-la ensuite jusqu'à la petite courbe qui se trouve un peu en bas du lac Canard, et vous apercevrez ma petite chapelle sur le bout de la pointe. A cet endroit, la rivière est très large et forme, près de la Mission, un remous qui ressemble à un petit lac. Il y a cinq ou six îles en face, ainsi qu'une petite presqu'île couverte de bois vert. Le rivage où se trouve l'église est très élevé, taillé en rond et sans roches. C'est peut-être le seul endroit du pays qui ne soit pas rocailleux. La terre y est très dure et glaiseuse. Nous y trouvons, ainsi que dans les îles des alentours, des épinettes assez grandes pour nous servir de bois de construction. Le panorama est des plus beaux ; l'air y est très pur. A quelque distance de la Mission, se trouvent trois maisonnettes où quelques familles sauvages viennent hiverner. En été, les sauvages vont de côté et d'autre faire la chasse ou la pêche.

Près de la chapelle est une magnifique place où l'on construira une maison destinée au missionnaire ; elle

pourra communiquer avec l'église. Non loin de là, sur le rivage, est plantée la croix de la Mission; et une petite cloche d'une trentaine de livres est suspendue à deux poteaux que j'ai plantés moi-même. Voilà un court aperçu sur cette Mission naissante.

Mœurs des sauvages. — Un mot maintenant sur les sauvages qui l'habitent.

Ils sont très nombreux et, réunis, dépassent les trois cents. A peu près tous sont actuellement catholiques; et quels bons catholiques! Ce n'est pas parmi eux que le bon Dieu est le plus offensé, je vous l'assure.

Il serait à désirer que tous les hommes leur ressemblassent. La confession de la plupart est celle-ci: « Mon Père, je n'ai pas de péché à vous dire. Depuis que je prie, je ne crois pas avoir offensé Dieu une seule fois. » On a beau leur faire des questions, c'est inutile; on ne trouve aucun péché. « Oh! oui, mon Père; quand je ne priais pas, j'ai fait bien des fautes; mais alors seulement, pas depuis ce temps-là.» Et quelquefois il y a dix à quinze ans qu'ils se sont convertis. Peut-on trouver la même chose chez les blancs, même chez les métis? Ces bons sauvages aiment et estiment beaucoup le prêtre. Plusieurs s'agenouillent avant de nous toucher la main. Ils la baisent par vénération au départ.

Le repos du dimanche est strictement observé.

Une femme me demandait un jour si c'était un péché de peler un morceau de bois et d'en mâcher l'écorce dans le but de s'amuser. On croirait commettre un péché mortel en tirant un coup de fusil ce jour-là. Ils ne vivent que de pêche et de chasse. Ils sont bien pauvrement habillés. Souvent la modestie en souffre. Leur seule richesse, c'est la vermine. Sous ce rapport-là, par exemple, ils ne manquent de rien.

Vous les croyez peut-être bien ignorants? Ils le sont, en effet; mais, je vous l'avoue, ils sont plus instruits sur la religion que bien des métis qui voient le prêtre presque continuellement au milieu d'eux. La raison de cela, c'est qu'ils se donnent la peine de retenir ce que le Père leur enseigne, et qu'ils s'appliquent ensuite à l'enseigner à leurs enfants.

En arrivant, je commençai à faire le catéchisme. Je fis d'abord réciter les prières; je pensais bien que pas un n'irait au delà du *Notre Père*. Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque j'entendis la plupart réciter les prières à la Sainte Vierge et à l'ange gardien! J'aurais bien voulu que mes enfants du Cumberland en connussent autant. Vous voyez que cette Mission mérite notre attention et notre dévouement.

Aussi nous l'aimons beaucoup. Je serais heureux de rester parmi ces pauvres sauvages. Aucun ministre protestant n'a encore pénétré dans cette partie de notre vigne; voilà pourquoi il est si facile de la cultiver. Prions pour que jamais aucun n'y pénètre.

Il est regrettable que nous n'ayons pas les moyens de nous avancer jusqu'au fort Nelson, car les sauvages y sont nombreux et des mieux disposés. Tous les ans ils écrivent au P. Bonald d'aller les visiter, promettant de se faire tous baptiser. Le Père y est allé il y a quelques années et il a eu un succès des plus consolants. Il a fait un grand nombre de baptêmes et partout on l'a reçu comme un envoyé du ciel.

Mais, que voulez-vous! nous sommes trop pauvres pour faire ce voyage tous les ans. Nous pouvons à peine suffire aux dépenses des voyages de Pakitawakan. On ne pourrait faire une meilleure aumône que de nous expédier une vingtaine de piastres pour nous permettre de faire cette visite. Ce serait un bon moyen d'être

missionnaire des sauvages tout en restant parmi les blancs.

Vertus nécessaires au missionnaire. — D'après ce que je viens de dire, vous croirez peut-être qu'il est bien agréable de rester parmi les sauvages. Il ne faut pas trop s'y fier. C'est agréable si l'on aime beaucoup le bon Dieu. Sans cette condition, on ne pourrait y rester une semaine. Mgr GRANDIN avait raison de nous dire, à chaque visite qu'il faisait au scolasticat et au noviciat : « Si vous voulez venir au Nord-Ouest, aimez beaucoup le bon Dieu. N'y venez pas par amour pour moi, mais par amour pour Dieu. »

Oui, la vie du missionnaire au milieu des sauvages est une mort continuelle à soi-même, mort à la délicatesse, mort à la sensualité, mort à la volonté propre, mort à tout notre être, excepté à notre âme qui y trouve la vie. On acquiert plus de vertus dans une journée, parmi les sauvages, que dans un an au milieu des blancs. Vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est la vérité. Ainsi, si vous voulez être doux, patient, humble, détaché des choses terrestres, venez chez les sauvages.

Dévouement d'un sauvage montagnais (1). — Il y a deux ans, lorsque les barges du lac Caribou descendirent au Cumberland, un des hommes tomba dangereusement malade à 50 milles environ de l'entrée du lac Caribou, sur la rivière du même nom. Ce malheureux se trouvait donc éloigné de la Mission Saint-Pierre, lac Caribou, de 300 milles. Devenu inutile au service de la barge, on jugea à propos de le laisser dans un portage avec un de ses compagnons pour le soigner. Ce dernier, voyant que l'infortuné allait mourir, se dit à lui-même : « C'est assez

(1) Les lettres qui suivent se rapportent à d'autres dates que les précédentes.

triste de mourir sans prêtre ; il faut au moins qu'il ait un prêtre pour l'enterrer. » Il embarque son malade dans un canot d'écorce et le voilà en route pour la Mission. Il est seul pour ramer et seul pour porter cet homme dans les portages. Il n'est pas arrivé à l'entrée du lac, qu'il a la douleur de voir le malade expirer. Tout autre n'aurait pas songé à aller plus loin ; il aurait fait une fosse et il aurait déposé le cadavre. Déjà c'eût été un acte de charité très louable. Mais notre homme voulut faire plus. « Je vais le rendre à la Mission, se dit-il, et il sera enterré dans la terre bénite. » Alors, sans songer qu'il est dans les plus grosses chaleurs de juillet et qu'il lui reste encore plus de six jours de marche, sa résolution est prise : « Il faut qu'il soit enterré dans le cimetière », et il veut accomplir sa promesse. Le voilà seul sur cet immense lac, luttant contre le vent, contre la chaleur et quelquefois contre les tempêtes, ayant sans cesse sous les yeux le cadavre, qui ne tarde pas à entrer en décomposition et à répandre une odeur insupportable. Le pauvre malheureux rame et rame encore, la nuit comme le jour, sans prendre de repos. Enfin, au bout de six jours de marche, il arrive à la Mission. L'odeur du cadavre précède le canot, et une troupe de chiens s'assemble sur le rivage. A ce bruit, le Père et le Frère convers accourent et, à leur grande surprise, ils reconnaissent le corps. Ils admirent le courage et le dévouement du bon sauvage et déploient à leur tour toute leur charité. On expose le cadavre au milieu du lac pour la nuit ; le lendemain, on se hâte de lui faire un cercueil et on l'enterre avec toutes les prières et les cérémonies de l'Église.

Le vœu de notre dévoué sauvage était donc rempli. La récompense de sa bonne action ne sera pas moindre, je l'espère, que celle qui fut accordée au bon vieillard Tobie.

Un métis théologien. — A ma Mission du Pas, où les catholiques sont bien peu nombreux, se trouve un métis du nom de Jérémie Constant. Il était protestant, il y a sept ou huit ans. Il s'est converti depuis et est devenu un bon catholique. Malheureusement, depuis sa conversion, il a été bien éprouvé en devenant infirme d'une jambe au point de ne pouvoir marcher qu'à l'aide de deux béquilles. Les protestants n'ont pas manqué d'attribuer son malheur à son changement de religion. Cela ne l'a pas ébranlé, et il persévère courageusement dans sa nouvelle foi.

Il est sans cesse souffrant et parfois ses douleurs sont atroces. Dans une de ses crises, le ministre protestant, fanatique de première classe, s'avisa de jouer le rôle de tentateur.

Il vint se placer près de la couche du malade et, après quelques paroles de compassion, il lui fit cette question :

— Mon cher ami, est-ce que tu connais bien l'ouvrage de tes prêtres ?

Il s'attendait, sans doute, à une réponse négative, et il se préparait à répondre à sa manière ; mais il fut bien trompé. Mon métis lui dit avec calme :

— Il est difficile pour moi, qui ne suis qu'un ignorant, que je sache parfaitement l'œuvre de nos prêtres ; cependant, je la connais quelque peu, de même que je connais la tienne, car, il n'y a pas longtemps, j'appartenais à ta religion. Or, je vois que ton œuvre est loin d'être ce qu'elle doit être.

A ces mots, mon ministre frissonna.

— Qu'est-ce que tu lui trouves donc de défectueux ?

— Ton ouvrage, à toi, c'est d'enseigner les sauvages, de leur apprendre tout ce que Notre-Seigneur leur a appris dans le saint Évangile. Or, je m'aperçois qu'il y

a une foule de choses dans la Bible que tu ne montres jamais aux sauvages.

— Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est? reprit le ministre, tout excité. Prouve-moi ce que tu avances ainsi.

— Je n'ai pas de Bible, moi, dit le métis; mais passe-moi la tienne et je vais te prouver par ta propre Bible ce dont je t'assure.

Le ministre envoya chercher une Bible chez le voisin et la donna au métis. Celui-ci, qui sait très bien lire, alla droit au chapitre vingtième, verset vingt-troisième, de l'Évangile de saint Jean, où Notre-Seigneur dit à ses apôtres : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.*

— Tiens ! dit-il au ministre, est-ce que tu enseignes ces paroles aux sauvages? Est-ce que tu leur dis que, d'après ces paroles, il faut se confesser aux prêtres pour obtenir le pardon des péchés ?

— Mais ces paroles ont été adressées aux premiers apôtres seulement, répliqua le ministre.

— Pourquoi donc baptises-tu? reprit le métis; c'est aux premiers apôtres seulement qu'il a été dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Donc, s'il ne faut pas confesser, il ne faut pas baptiser non plus. D'ailleurs, vous devez savoir que, si les apôtres sont morts, la religion n'est pas morte. Par conséquent, ce qui a été dit aux premiers apôtres s'adressait aussi à tous leurs successeurs, qui sont les évêques et les prêtres.

C'était plus qu'il n'en fallait pour la capacité de mon ministre.

— Eh bien, passe pour cela, dit-il, qu'est-ce que tu as encore à me reprocher ?

— En bien des endroits de la Bible, on voit qu'il est défendu de mentir et de médire de son prochain. Est-ce là, penses-tu, l'ouvrage que tu dois faire?

Cette fois-ci, l'argument était trop *ad hominem ;* mon ministre n'osa répliquer.

— Tiens, dit-il, il vaut mieux en rester là, car je vois que tu as la tête dure.

Il prit aussitôt le chemin de la porte,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Au secours d'une mourante. — Un jour, à 7 heures du soir, un homme entre chez moi et me remet une lettre. Elle me vient d'un métis de la Mission du Pas. Il me fait demander en toute hâte pour une de ses enfants dangereusement malade. Il faut donc partir sans retard. Je me hâte de faire les préparatifs, et une heure et demie après, je m'embarque dans un petit canot d'écorce monté par deux hommes. Il fait noir, la pluie tombe et un gros vent ballotte notre canot. Je me mets sous la protection de la Mère du missionnaire et de mon ange gardien.

Malgré la violence du vent, nous traversons le lac sans accident. Nous entrons alors dans une petite rivière où le vent se fait moins sentir, mais où les rapides nous mettent encore plus en danger. Nous les sautons à tâtons, pour ainsi dire, car nous sommes dans une obscurité presque complète. Plusieurs fois, nous passons à quelques pieds de grosses pierres où notre canot se serait brisé en mille morceaux si nous les avions heurtées.

Ce danger nous effraye, et nous nous décidons à débarquer et à camper en attendant le jour. J'ai oublié ma tente et je me blottis simplement près d'un arbre où je dors plus ou moins.

Dès 2 heures et demie, je donne le signal du réveil,

et, après avoir pris une bouchée à la hâte, nous nous rembarquons.

La pluie a cessé et le temps semble se remettre au beau. Notre petit canot, poussé par deux rames et un courant rapide, fuit à toute vitesse. Pour moi, enveloppé dans ma couverture, je fais doucement mon oraison et demande à Dieu de pouvoir arriver assez tôt pour procurer les secours de notre sainte religion à celle pour laquelle je me hâte ainsi. Vers les 9 heures, nous arrivons à un petit camp de sauvages protestants. On me reçoit avec beaucoup de bonté. On me fait même présent d'une outarde et l'on me procure un aviron pour moi-même. Je suis si pressé d'arriver que je me fais rameur. Mes bras, conservant encore de la vigueur et de l'adresse acquises dans nos excursions de scolastiques à Maniwaki, manient la rame sans faire honte à mon titre de Canadien auprès des sauvages.

Notre canot, poussé par une force de plus, marche avec rapidité. Je me flatte déjà de faire mentir les sauvages qui nous ont prédit que nous n'arriverons pas ce jour-là. Nous nous arrêtons deux fois pour refaire nos forces et reposer nos bras. Le temps est devenu beau. Les rayons du soleil, accompagnés d'un vent assez violent, viennent nous causer un bon mal de tête. Cependant, l'aviron continue à fonctionner, car j'ai hâte d'arriver. « Qui sait, me dis-je, si, en arrivant une heure plus tôt, je n'assurerai pas le salut de cette âme? » Je demande souvent la distance à mon guide, car je sens mes forces s'épuiser petit à petit. Le guide me dit le nombre de pointes qui restent à parcourir, car le propre de la Saskatchewan est d'être en zigzags; mais plus nous avançons, plus le nombre des pointes augmente. C'est peu encourageant. Nous ne perdons pas courage cependant. Le coup d'aviron ne diminue pas non plus. Mes genoux sont engour-

dis. Un portage nous ferait du bien, mais il ne s'en trouve aucun sur notre parcours.

A force de bonne volonté, la Mission du Pas nous apparaît enfin; le soleil n'est pas encore couché. Mon guide se trouve bien trompé, lui qui ne croyait pas arriver ce jour-là.

En mettant pied à terre, je rencontre le père de la malade. Il me rassure en disant que sa fille est encore en vie et qu'elle va un peu mieux. Je me rends aussitôt auprès d'elle; elle me reconnaît, mais avec peine; elle ne peut plus parler. Sans trop de retard, je la confesse par interrogations et lui donne l'Extrême-Onction.

J'aurais désiré lui faire faire sa première communion avant son départ de ce monde; mais c'est impossible, elle ne peut rien avaler de solide. Elle vit encore deux jours sans pouvoir faire aucun mouvement, bien qu'elle conserve toute sa connaissance. J'ai le bonheur de l'assister dans ses derniers moments.

Ce fut une scène touchante et édifiante. Quelques instants avant d'expirer, elle réussit à nous faire comprendre au moyen de ses yeux qu'elle désirait embrasser ses parents, ainsi que ses petits frères et ses petites sœurs. En même temps, de grosses larmes coulaient de ses yeux. On n'entendait que soupirs de tous côtés. Elle fit alors un effort surhumain et réussit à prononcer deux mots distinctement; ce fut: « Jésus! Marie!... » Elle ne put ajouter Joseph ; je le fis pour elle et elle m'approuva par un signe de tête. Voyant approcher le moment fatal, je récitai les prières du rituel. Quand j'arrivai à ces dernières paroles : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains », elle s'endormit doucement dans le Seigneur. Tous les assistants récitaient le chapelet.

Les pleurs et les gémissements de ses parents, de ses frères et de ses sœurs, me percèrent le cœur. Ils me rap-

pelaient une autre circonstance analogue que je ne pourrai jamais oublier, celle de la mort de ma regrettée mère.

Le lendemain, j'eus pour tâche de préparer ma petite chapelle pour le service. Ce sera bien vite fait, me dis-je tout d'abord, car je n'ai absolument rien pour l'ornementation funèbre, pas le moindre morceau d'étoffe noire, pas même un chandelier. Mais désirant donner quelque solennité aux funérailles, je hasardai d'aller quêter au magasin de la Compagnie. On me prêta toute une pièce d'étoffe noire; c'était ce que je désirais. J'en eus assez pour couvrir tout l'autel et presque tous les murs de la chapelle.

Mais comment faire pour placer des chandelles autour du catafalque? Je m'enfonce dans le bois avec ma petite hache; je coupe de petits trembles de la grandeur et de la grosseur que je désire; je fends le gros bout en trois; j'y enfonce de petits coins et me voilà avec un chandelier à trois pieds. J'en fais cinq autres semblables; je les recouvre avec des journaux; je colle des chandelles au bout, et le luminaire est déjà prêt. Je prépare tout le reste à l'avenant de mes chandeliers.

Le soir venu, je dormis au milieu de cette parure funèbre. Le jour suivant, je fis mes derniers préparatifs, et voilà que toute la population, tant protestante que catholique, se prépara, elle aussi, à venir à la cérémonie. Bientôt, je vis arriver une barge montée de quelques rameurs et portant le cercueil. A sa suite se trouvait une procession de canots d'écorce. Je mis alors en branle ma petite cloche de 8 livres en lui donnant le son lugubre du glas.

Je vins recevoir le corps à la porte de la chapelle; puis l'entrée se fit au chant du *Miserere*. La chapelle fut impuissante à contenir la foule. Presque tous restèrent à la porte. Parmi l'assistance se trouvaient de nobles pro-

testants : le premier commis du fort de la Compagnie, le maître d'école et un traiteur de pelleterie.

Après la dernière absoute sur le bord de la fosse, tous songèrent à se retirer. Les sauvages répétaient entre eux : « J'apwe miwasin! Vraiment, c'est beau! Notre ministre ne fait pas autant de cérémonies pour les corps de nos défunts. Souvent, il ne les fait pas même entrer dans l'église. »

15 janvier 1895.

Enfants sauvages près de la crèche. — ... Avant hier, nous avons eu ici une jolie petite fête : la réunion des enfants auprès du berceau de Jésus. Tous assemblés autour de la crèche, et les yeux fixés sur l'Enfant-Dieu, ils l'adoraient à genoux. Les plus jeunes étaient dans les bras de leurs mères. Pendant la sainte messe, dite à leur intention, mon maître d'école leur fit chanter leurs cantiques favoris. Ces charmantes petites voix, célébrant avec tant d'amour les louanges de l'Enfant Jésus, allaient droit au cœur et faisaient venir les larmes aux yeux. Après la messe, je leur fis une petite instruction pour développer dans leurs jeunes cœurs l'amour de Jésus, et leur inspirer la crainte de lui déplaire en les invitant aussi à l'imiter. Ces chers petits enfants étaient tout oreilles pour m'écouter. Le moment le plus touchant fut celui de leur offrande. Ayant pris l'Enfant Jésus entre mes mains, je l'abaissai jusqu'à eux; alors, à tour de rôle, ils vinrent lui donner un baiser et déposer à ses pieds une petite aumône, produit d'une peau de rat musqué, de lièvre ou d'une perdrix.

Vraiment, c'était Bethléem ! C'étaient bien les jeunes bergers accourus à la voix des anges pour offrir au Roi nouveau-né les prémices de leurs biens. Comme ils s'approchaient avec tremblement et respect, et que de

tendresses Jésus n'avait-il pas pour eux ! Les mères vinrent ensuite me présenter les plus jeunes, me demandant de poser la joue du petit Jésus sur celles de leurs chers petits anges. Spectacle bien édifiant, je vous assure, et qui laissera dans ces jeunes âmes des traces ineffaçables. Puissent-ils se conserver purs et se montrer toujours, comme en ce jour mémorable, dignes des caresses de Jésus...

Visite à un camp sauvage. — Après la célébration de la sainte messe où j'offris au Sacré Cœur de Jésus tous mes petits sacrifices, je partis de la Mission du lac Pélican, le cœur fort et rempli de confiance.

Le R. P. Bonald, toujours d'une charité sans bornes, se priva de l'assistance et de la compagnie du dévoué Fr. Callec et me le donna pour compagnon. Notre caravane se composait de deux traînes à chiens avec deux Indiens pour conducteurs. L'une des traînes était réservée aux bagages et l'autre au Frère et à moi. Nous devions nous y reposer chacun à tour de rôle; c'étaient là, du moins, des dispositions prises. Mais bientôt nous nous vîmes forcés, à cause du mauvais état des chemins, de laisser partager les bagages entre les deux traînes, et nous deux, de prendre la voiture de saint François.

A pied dans la neige. — Montés sur nos raquettes, nous tracions le chemin aux chiens qui avaient beaucoup de peine à nous suivre, malgré les cris et les coups redoublés de leurs conducteurs.

Le F. Callec en était à son premier essai, et je vous assure que c'en était un bon. Ses jambes devenaient parfois rétives, mais son énergie bretonne trouvait bien le moyen de les faire marcher. Quant aux miennes, elles ont montré du courage. Pour la première fois, elles ne

(1) Les lettres suivantes sont de l'année 1895.

m'ont pas fait trop souffrir, bien que je n'aie jamais autant marché. La plus grande souffrance nous venait des cordes des raquettes qui nous coupaient les pieds, au point que nos bas étaient imbibés de sang lorsque venait le soir.

La cinquième journée fut une des plus dures. Toute trace de chemin avait disparu, et, le soleil ayant amolli la neige, j'enfonçais régulièrement jusqu'aux genoux ; mes raquettes restaient toujours recouvertes d'une épaisse couche de neige qu'il me fallait traîner. Et que dire des nombreuses chutes absolument inévitables quand la neige est ainsi fondante ? Mais ces chutes, je les aimais parce qu'elles me faisaient ressembler en quelque sorte à Notre-Seigneur succombant sous le poids de la croix. Ce sont ces pensées, je crois, qui m'ont donné assez de force pour battre ainsi le chemin depuis 4 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir.

Campement. — Nous arrivâmes alors à Pakitawakan, où je suis déjà venu construire une chapelle. J'étais heureux de trouver une maison pour camper, afin de pouvoir faire sécher mes vêtements et me reposer un peu mieux que dans un campement en plein air. Tous, nous étions bien fatigués. Chacun racontait alors son mal et désignait les endroits les plus sensibles. Il nous semblait que c'était là un adoucissement.

Enfin nous cherchâmes un peu de repos, étendus sur le plancher nu. Le sommeil ne vint pas vite fermer mes yeux, car mon esprit était vivement préoccupé de la difficulté où nous allions nous trouver le lendemain.

En partant du lac Pélican, j'avais pris pour guides deux Indiens ne connaissant le chemin que jusqu'à Pakitawakan. J'espérais trouver là un autre sauvage pour nous conduire au poste suivant, à Opapiskotinak. Mais cette

espérance fut déçue : en arrivant ici, nous ne trouvâmes pas un être humain, pas même une trace nous indiquant de quel côté on était allé.

Une lettre d'Indien. — En entrant à la chapelle, je trouvai un châle suspendu au soliveau, et, sur l'autel, une petite lettre ainsi conçue en caractères cris : « Mon Père, ma femme m'a quitté pour aller dans l'autre vie. Mon cœur est trop chagrin, je ne puis rester ici ; je pars pour aller demeurer plus loin. Je laisse du poisson pour tes chiens. Tu prendras le châle de ma défunte afin que tu pries pour son âme. » *Signé :* Joseph Colomb.

Ce sauvage était le vieux qui gardait la Mission et dont le fils devait venir avec nous.

Sans guide. — On peut s'imaginer dans quel embarras nous nous trouvions. Retourner sur nos pas, cela me répugnait ; car, outre l'inutilité des dépenses et de nos fatigues, je voyais quel retard cela causerait à ma Mission de l'Assomption ; et aussi quelle perte pour le salut des âmes ! Mais, d'un autre côté, comment atteindre le camp suivant, à une distance de 60 milles environ, à travers la forêt, les lacs et les rivières, sans en avoir jamais vu le chemin ? Si nous nous égarons, nous serons bientôt à bout de nourriture, et ce sera la mort.

C'est au milieu de ces pensées plus que sérieuses que le sommeil vint enfin calmer mon esprit et reposer mon corps. Le reste de la nuit parut bien court dans ce doux repos. Je ne pus m'empêcher de le regretter, lorsque le soleil vint le dissiper en m'ouvrant les paupières de ses rayons brillants.

Mais cette peine soudaine disparut bientôt à la pensée que cette lumière éblouissante était celle de saint Joseph. Je sentis aussitôt naître dans mon âme la vive espérance

que ce protecteur de la Sainte Famille saurait bien m'indiquer quel parti prendre. Je célébrai la sainte messe en son honneur, dans l'unique but d'obtenir cette grâce. Oh ! que l'on prie bien dans de telles circonstances ! Pourquoi ne prions-nous pas toujours ainsi ?

Pendant mon action de grâces, il me vint à l'esprit que nous réussirions à atteindre Opapiskotinak sans nous égarer. J'avais la conviction que saint Joseph et nos bons anges gardiens se constitueraient nos conducteurs. Je communiquai mon projet à mes compagnons, qui l'approuvèrent tous.

Nous laissâmes reposer les chiens jusqu'à midi, pendant que nous faisions cuire le reste de notre farine et que nous préparions des lignes et des *collets à lièvre* pour la pêche ou la chasse, en cas de famine.

Une carte routière. — A 1 heure, je chaussais mes raquettes et prenais le devant, suivi du Frère et des deux traînes. Cette fois, j'étais moi-même le guide. Par prévoyance, avant de partir du lac Pélican, je m'étais fait tracer sur le papier le chemin qui va de Pakitawakan à Opapiskotinak. Je marchais donc en tête avec ce papier en main, examinant la forme des lacs et des montagnes, le nombre d'îles, etc., pour les confronter ensuite avec ma *carte* et découvrir notre route. La grande difficulté était de trouver les portages, les endroits où, quittant les lacs, on suit la côte, en été, pour éviter les rapides ; car il n'y avait pas à dire, il fallait prendre le chemin tracé dans le bois, si nous ne voulions pas nous exposer à nous égarer.

Le chemin. — Quand je dis chemin, n'allez pas vous imaginer une voie large et bien déblayée comme dans les pays civilisés. S'il en avait été ainsi, la difficulté aurait été bien peu considérable ; mais j'entends ici, par

chemin, le sentier, si je puis l'appeler ainsi, que quelques sauvages s'étaient frayé l'automne dernier, à travers bois, lorsqu'ils sont venus voir le R. P. Bonald à Pakitawakan. On n'aperçoit extérieurement aucun indice, Pour trouver la route, il faut marcher en sondant la neige de manière à pouvoir découvrir au fond l'endroit durci par le passage des chiens et des traînes. C'est une tâche difficile, qui demande beaucoup d'habileté. Nous n'avons eu aucune peine à trouver le premier portage; mais ce fut bien autre chose pour le second. Nous avons marché pendant deux heures avant de le rencontrer. Nous en étions tout près cependant; nous l'avions même traversé plusieurs fois sans nous en apercevoir.

C'était peu encourageant pour aller plus loin; mais n'importe; nous continuâmes, comptant toujours sur le secours d'en haut et sur la vérité du proverbe anglais : *Where is the will, there is a way* (1). Nous étions tous déterminés à ne revenir sur nos pas que lorsqu'il n'y aurait plus de possibilité d'atteindre notre but.

Quand l'heure de camper vint, nous étions encore sur la bonne voie. Aussi étions-nous bien contents. Nous récitâmes un bon chapelet en actions de grâces et pour attirer sur nous de nouvelles protections.

Nous avons encore beaucoup de chemin à faire, nous disons-nous; il nous reste bien des portages à trouver, plusieurs lacs à traverser; qui sait si nous ne nous égarerons pas ? Qui sait aussi si le sauvage ne s'est pas trompé en faisant son dessin sur le papier? Peut-être a-t-il oublié quelques portages, et alors que faire?.., « Mais n'importe, disaient mes compagnons, allons jusqu'au bout. » Avec cette résolution dans le cœur, nous reposâmes en paix sur nos branches de sapin.

(1) La volonté fait le chemin ; mot à mot : Où est la volonté, il y a un chemin.

Protection de Marie. — Le jour, le plus beau jour du 1er mai, mois consacré à Marie, apparaissait à peine que déjà nous étions sur pied, anxieux de savoir si nous réussirions ou non. C'était dimanche, et le temps était magnifique. Je fus privé, il va sans dire, de la consolation de célébrer la sainte messe. En revanche, je n'épargnais pas mon chapelet. Je le gardais dans une main, et j'avais à l'autre mon papier. Il me semblait que la Sainte Vierge tenait elle-même mon chapelet et me conduisait. Aussi, nous avons marché toute la journée sans nous égarer. Il n'y a qu'un portage que nous avons eu un peu de difficulté à trouver. Tous les autres, nous les trouvâmes comme si nous les eussions déjà connus.

Nous campâmes de bonne heure, car nous étions tous bien fatigués. Pendant que le Fr. CALLEC et un sauvage préparaient le souper et les lits, j'allais avec l'autre homme mettre des *collets* pour les lièvres, afin de soigner nos chiens, car nous n'avions plus de poisson. Le lendemain, j'allai visiter moi-même les *collets*, et je rapportai quatre lièvres. C'était peu, mais cela suffisait pour empêcher nos chiens de mourir de faim. D'ailleurs, d'après notre papier, nous n'étions pas bien loin du campement sauvage que nous cherchions. En effet, dès midi, en traversant un grand lac, nous aperçûmes au loin un homme avec sa traîne à chiens. Impossible d'exprimer combien nous étions heureux ! Je sentis comme un gros poids tomber de dessus mon cœur.

L'arrivée au camp sauvage. Deuil des Indiens. — Nous nous dirigeâmes dans la même direction que lui, et bientôt nous aperçûmes quelques maisonnettes sur le côté élevé du lac. En même temps, on nous remarqua et l'on se hâta de se réunir sous la même hutte pour nous attendre.

En arrivant, nous les vîmes sortir tous les uns après les autres; on eût dit un troupeau de moutons sortant de la bergerie. La comparaison est d'autant plus juste, qu'ils étaient tous revêtus de *couvertes* de peau de lièvre. Ils se présentèrent pour me toucher la main, mais leur silence et leurs figures abattues m'indiquèrent aussitôt qu'il y avait quelque sujet de tristesse. Je ne me trompais pas. L'un d'eux ouvrit enfin la bouche et me dit : « Mon Père, tiens ! regarde, voilà là l'enfant que le bon Dieu m'avait donné ; » il me montra un petit cercueil placé sur des perches, près de la maison. Il étouffa en même temps des sanglots. Un autre continua, en racontant combien ils avaient été éprouvés par la maladie : « Tous, nous avons été bien malades, dit-il ; plusieurs même sont encore très souffrants. Quelques enfants nous ont quittés pour l'autre vie, et il y en a encore un qui est près de les rejoindre. »

Ce récit m'attendrit jusqu'aux larmes. Leur pâleur et leur maigreur m'indiquaient aussi qu'ils avaient beaucoup souffert. Cette maladie qu'ils avaient subie, et qu'ils ne connaissaient pas, n'était tout simplement que l'influenza. Elle avait sévi plus sérieusement parmi eux parce qu'ils n'avaient pris aucune précaution contre le froid.

Soins donnés au missionnaire. — Je les consolai de mon mieux et je réussis à dérider un peu leurs figures attristées. On se hâta de faire bouillir du beau poisson blanc pour apaiser notre faim, car nous n'avions pas mangé depuis le déjeuner du matin, où nous avions consommé le reste de nos vivres. Jamais je n'ai trouvé le poisson si agréable, bien qu'il ne fût assaisonné ni de sel, ni de galette, ni de rien autre, tant il est vrai que c'est la faim qui donne le bon goût aux aliments.

On me livra une cabane pour camper. C'était loin

d'être un château. La porte n'avait que 4 pieds de haut, l'unique fenêtre n'avait d'autre vitre qu'un morceau de coton blanc noirci ; les soliveaux étaient de vrais brise-tête, etc. Mais n'importe !... nous avions une bonne cheminée en terre et nous pouvions y faire du feu pour nous réchauffer.

Consolations de la foi. — J'allai visiter les malades les plus proches ; puis, au soleil couché, je les réunissais tous pour la prière. Personne n'y manquait. Ma petite maison pouvait à peine tous les contenir. Je leur adressai quelques mots en leur montrant, dans la résignation à la volonté de Dieu, le meilleur moyen de se consoler et de profiter de leurs épreuves. Ils ont paru bien accueillir ces paroles, comme faisant du bien à leur cœur rempli de tristesse et de douleur. Je leur annonçai aussi que je ne les quitterais pas tout de suite, mais que je passerais une semaine avec eux, afin de les soigner tant au corporel qu'au spirituel. Il n'en fallait pas moins pour qu'ils allassent reposer en paix, tout joyeux de pouvoir posséder l'homme de la prière pendant quelques jours.

Durant les huit jours que j'ai passés avec eux, je me suis mis tout entier à leur disposition. Du matin au soir, j'étais occupé soit à les instruire, soit à les consoler, soit à les soigner. Mon camphre et mon huile électrique ont été en vogue. J'avais continuellement la bouteille à la main.

Personne ne manquait à la messe, le matin, et à la prière du soir qui était suivie d'une instruction.

Les deux familles protestantes qui se trouvaient là étaient fidèles à toutes les réunions, excepté à celles des confessions.

Une agonisante. — J'ai administré une malade et lui ai donné le saint viatique. C'était une pauvre vieille pul-

monique. Elle avait plutôt l'air d'un squelette que d'un être vivant. Elle gisait sur des branches de sapin, sous une misérable loge de coton. Une simple couverture de peau de lièvre la défendait contre le froid. Du poisson bouilli était son unique nourriture. Une légion de poux étaient ses plus fidèles amis. Impossible de donner une peinture exacte de son état de pauvreté et de souffrance !

C'est dans ce triste réduit cependant que Notre-Seigneur a daigné entrer, reposer un instant sur une toute petite boîte, puis descendre dans le cœur de cette pauvre mourante pour la fortifier et la préparer à passer à une vie meilleure. Oh ! comme j'étais touché de la bonté de notre divin Maître, et du bonheur que cette pauvre femme ressentait en recevant son Dieu encore une fois avant de quitter cette terre. Quel bel exemple de patience et de résignation elle m'a donné ! Quelle belle couronne elle a dû se préparer ! Le même jour, un petit enfant, que je venais de baptiser, s'envolait au ciel et laissait ses parents dans un grand deuil.

Le baptême d'un Indien. — Je fis en tout cinq baptêmes et reçus une abjuration. Deux enfants étaient déjà morts ondoyés par leurs parents. Le père de l'un d'eux me racontait comment il avait fait pour baptiser sa fille. « J'étais en route, dit-il, il faisait très froid et les chemins étaient bien mauvais. Ma femme était embarquée et tenait dans ses bras mon enfant bien malade. Voyant que ma fille allait mourir, je m'arrêtai, je fis du feu, puis, après avoir fait fondre une petite bouteille d'eau bénite, je chantai d'abord le cantique pour le baptême, et, prenant mon enfant dans mes bras, je lui versai de l'eau bénite sur le front en forme de croix, tout en disant : « Ma fille, je te baptise au nom du Père, du Fils et « du Saint-Esprit. » Je le félicitai (en ayant soin de lui

rappeler que le père ou la mère ne doivent baptiser leur enfant que dans le cas où il n'y aurait pas d'autre personne capable de le faire).

Une abjuration. — Deux jours avant mon départ, un sauvage catholique, marié à une protestante, m'apporta son enfant à baptiser. La mère assista au baptême, et, immédiatement après la cérémonie, elle dit à son mari : « Moi aussi, je veux que le chef de la prière me baptise; je veux prier comme mon enfant. » Son mari tout joyeux vint m'annoncer cette bonne nouvelle. Mais, pour éprouver cette femme, je lui fis quelques objections ; aucune ne la découragea et elle me fit des instances plus pressantes. Je vis alors qu'elle était appelée de Dieu , je l'instruisis de mon mieux pendant une journée et la baptisai sous condition, après avoir reçu son abjuration du protestantisme. Son cœur débordait de joie, et moi aussi j'avais le cœur rempli de consolations pour avoir ramené une âme dans le droit chemin.

L'influenza. — Pendant que j'étais ainsi tout occupé de mes sauvages, le bon Fr. Callec gisait sur le plancher de notre masure. Il était atteint de l'influenza, qui le faisait souffrir beaucoup. Le même remède qui m'avait guéri il y a deux ans, lorsque j'étais attaqué de la même maladie, le guérit lui aussi. Ce remède est des plus simples et je le mets à votre disposition : un bon bain de pieds dans l'eau chaude, le soir, avant de vous coucher. Dès le lendemain matin, le Frère se trouvait beaucoup mieux et, deux jours après, il était assez fort pour reprendre ses raquettes.

Retour et conclusion. — Le 28 mai, au matin, je quittai mes sauvages, bien content d'avoir pu exercer un peu de charité au milieu d'eux et de leur avoir fait du bien

sous tous rapports, mais surtout à leurs âmes. J'étais heureux aussi d'avoir eu l'occasion de goûter à la misère de ces pauvres sauvages; car, durant le temps que je fus avec eux, je suivis leur régime indien pour la nourriture, le coucher, etc. N'ayant plus de vivres moi-même, il fallut me contenter du poisson qu'ils prenaient tous les jours dans leurs filets. J'appris donc un peu par expérience ce que c'est que la vie du sauvage. Ma réflexion pratique fut celle-ci : si ces infortunés savaient bien profiter de leurs misères, ils seraient tous des saints à canoniser.

23 janvier 1894.

Le premier *écho* que j'aie à vous faire parvenir est un des plus joyeux, du moins pour le cœur du missionnaire. La nuit dernière, vers minuit, on frappa à ma porte en répétant :

— Vite! vite! Mon Père, elle est bien malade.

— Qui? lui dis-je.

— Marie Canada.

— Mais que veux-tu que je lui fasse? Elle est protestante, et je n'ai aucune médecine pour la guérir de sa maladie.

— Dépêche-toi, mon Père, elle veut *se mettre* catholique avant de mourir.

A ces mots, je me levai comme poussé par l'électricité. Déjà j'étais prêt à le suivre. Cinq minutes suffirent pour me transporter auprès de la mourante. Elle gisait sur le plancher, n'ayant que deux oreillers pour appuyer sa tête et une couverture pour se couvrir. Elle ne m'était pas inconnue; bien des fois, elle m'avait donné l'hospitalité dans mes voyages, lorsque je passais chez elle. Aussi, depuis longtemps, je l'appelais *ma grand'mère*, titre qu'elle aimait beaucoup. En m'apercevant près de

sa couche, elle me présenta la main, et, d'un regard rempli d'espoir :

— *N'osisin! N'osisin! ni wi pakwahayamihan*, me dit-elle (Mon petit-fils! Mon petit-fils! Je veux prier catholique).

— C'est très bien, lui dis-je, tu ne saurais mieux faire pour faire entrer ton âme dans la maison du Grand-Esprit. Bon courage! je vais t'aider, et notre bonne Mère d'en haut va venir à ton secours en priant pour toi.

Je lui parlai ensuite du baptême.

— Mais, me dit-elle, j'ai déjà été baptisée autrefois par un prêtre comme toi : autrefois, une robe noire (le P. TACHÉ, depuis Mgr TACHÉ) passait de temps en temps par ici et il m'a baptisée.

Je la crus, et, en effet, je trouvai ensuite son acte de baptême dans mon registre. Je me contentai de lui faire faire son abjuration et de la confesser; après quoi, elle me dit :

— Mon petit-fils, si tu pensais que je suis assez forte pour avaler la sainte Communion, je te demanderais de me la donner, car j'aimerais à avoir Jésus dans mon cœur en mourant.

J'accédai facilement à son pieux désir. Quelques minutes plus tard, elle recevait le pain divin qui rend le cœur fort. Elle ne cessa de répéter alors :

— Merci, mon Dieu! Merci, mon petit-fils! Je suis contente et heureuse! ça ne me coûte pas de mourir maintenant.

Elle vit encore et persévère dans ses bons sentiments. Elle est très faible, et je pense qu'elle ne vivra pas longtemps.

Que Dieu continue d'avoir pitié de son âme! Pour ma part, je suis on ne peut plus heureux de la voir si bien disposée. J'en remercie beaucoup le bon Dieu, puisque

c'est Lui qui lui a procuré cette grande grâce. En effet, on y voit clairement la main de la Providence ; car cette pauvre vieille demeurait loin d'ici, dans la profondeur des bois. Elle n'avait pas l'habitude de venir au fort Cumberland. Mais, par exception, et poussée sans doute par une main invisible, elle se mit tout à coup en route et arriva ici pour voir sa sœur, la veille du jour de l'an. Trois jours après, au moment où elle voulait s'en retourner, elle tomba malade. C'est cette maladie qui la conduisit dans la bonne voie où elle est maintenant. Que les desseins de Dieu sont admirables ! C'est quand il semble nous affliger le plus, qu'il nous accorde les grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

26 janvier.

Ce n'est que ce matin que ma vieille convertie a quitté cette terre pour une vie meilleure. Elle a persévéré jusqu'à la fin dans des sentiments très édifiants. Ses dernières volontés furent que sa fille et ses petits-fils, qui sont protestants, se convertissent au plus tôt. Elle est morte pendant que je priais pour elle à la sainte messe. J'ai la douce confiance que le sang divin de Notre-Seigneur a fini de purifier son âme et qu'elle est entrée tout de suite dans le repos éternel. Hâtons-nous de devenir des saints pour avoir le même bonheur un jour.

9 février.

Je partirai dans quelques instants pour le lac Castor, à 60 milles d'ici. Je vais visiter une famille de sauvages protestants qui désirent se faire catholiques, paraît-il. Gros vent du nord, poudrerie, froid, etc., vraiment il y aurait de quoi effrayer, si je ne partais pas pour la recherche de quelques âmes égarées. Priez

pour le succès de mon voyage. Sacré-Cœur de Jésus, ayez pitié de nous!

15 février.

Je suis revenu hier soir du lac Castor. Assez bon voyage. *Deo gratias!* Parti d'ici à 9 heures du matin, j'arrivai à l'entrée du lac Castor à 10 heures du soir. J'avais couru les trois quarts du temps, j'étais fatigué, épuisé, à demi mort d'avoir eu chaud et froid. Heureusement qu'une bonne famille de métis catholiques me reçut dans sa cabane. Quelques heures de repos me ramenèrent un peu à la vie et me donnèrent la force de parcourir les 10 milles qui me séparaient encore de ma famille protestante, dont la mère n'était autre que la fille de la vieille dont j'ai parlé plus haut.

En entrant, on me toucha la main, mais, en signe de deuil, on ne dit pas un seul mot. Pour observer les convenances, j'en fis autant de mon côté. Je fis venir ensuite la conversation sur leur regrettée défunte; j'en dis tout le bien possible, je leur fis connaître ses dernières volontés, puis je les exhortai à marcher sur les traces de celle qu'ils pleuraient. C'était plus qu'il n'en fallait pour faire couler une abondance de larmes. Mais une fois les larmes séchées, le cœur se trouva soulagé et la parole reprit son cours. Ils m'exprimèrent leur peine ainsi que leur joie de savoir qu'elle avait fait une belle mort.

— Nous voulons tous devenir catholiques, dit le chef de la famille. Nous voulons revoir un jour celle qui était si bonne pour nous sur cette terre. Tout de suite, tu vas baptiser nos enfants; mais quant à ma femme et moi, nous allons attendre un peu pour pouvoir nous instruire davantage auparavant. Tu vois aussi là mon vieux père qui est mourant, il n'est pas baptisé, j'en suis bien peiné. Tâche de le gagner pour qu'il soit catholique avant de mourir.

— C'est très bien! lui dis-je, je suis très content de ce que tu me promets. Mais je ne puis faire ce que tu désires dans un instant. Si tu le veux, je vais rester ici avec vous autres durant quelques jours, pour instruire vos enfants et tâcher de convertir ton père.

Tous furent très satisfaits de cette proposition. Pour me faire plaisir, on me servit un bon repas de viande de pichou. Le lendemain, je chantai la messe dans leur misérable cabane, bien pire que l'étable de Bethléem. Tous étaient à genoux et attentifs. J'abordai ensuite mon vieil infidèle. Je lui parlai d'abord de sa maladie, de chasse, de pelleterie, etc.; tout cela paraissait l'intéresser et il avait bonne oreille et bonne langue pour entendre et parler. Mais quand j'en vins aux choses religieuses, il perdit l'ouïe et la parole. Il répétait sans cesse : « Je n'entends pas, j'ai les oreilles bouchées », sans vouloir répondre à mes questions. Son garçon s'approcha alors et exhorta son père d'une manière très touchante. Mais impossible de toucher ce vieux cœur de glace. « Il avait des oreilles pour ne pas entendre, des yeux pour ne point voir, une langue pour ne pas parler. » J'ai eu beau le prendre sur tous les tons, tout fut inutile.

Il ne voulut pas démordre de ses idées de superstitions et de fétichisme. De temps à autre, ses petits-fils s'approchaient de lui et lui disaient :

— Mon grand-père, vas-tu te laisser baptiser? Oh! que nous serions bien contents si tu voulais prier avec nous! Laisse-toi donc baptiser!

Mais ces zélés petits apôtres n'étaient pas plus heureux que moi ; ils ne recevaient qu'un refus peu encourageant. Si je n'ai pu réussir avec ce vieux possédé, j'ai eu au moins beaucoup de consolation avec les petits enfants. Quel ardent désir d'être catholiques! Quel zèle

à se faire instruire ! Presque tout le temps, ils étaient à genoux autour de moi, désirant que je leur parle du petit Jésus, et que je leur montre à prier. C'était à qui apprendrait le plus vite. En se levant, leur première action était d'assister à la messe, mais aussitôt après :

— Allons vite, se disaient-ils, voir nos collets afin d'avoir quelques lièvres pour donner à manger à l'homme de la prière. Il nous montrera ensuite à prier le bon Dieu.

Ils revenaient triomphants avec vingt-cinq ou trente lièvres.

— Le Grand-Esprit nous a donné de la nourriture pour toute la journée, nous allons apprendre à le connaître et à le prier maintenant.

Puis, le catéchisme recommençait pour le reste de la journée. Dans l'espace de trois jours que je passai avec eux, ils réussirent à apprendre le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les principales vérités de la religion. Ils en étaient tout fiers. Le moment où la joie fut à son comble, ce fut la cérémonie du baptême. C'était à qui viendrait le premier se confesser et se faire baptiser. Ils s'en allaient ensuite trouver leur père et leur mère.

— Papa, disaient-ils, on est bien quand on est catholique ; qu'on est heureux et content !

Je leur distribuai ensuite crucifix, médailles, images, etc. Qui pourrait dire alors leur joie, leur bonheur ? Ayant manqué d'un crucifix pour l'un d'entre eux, il se mit aussitôt à pleurer. Je ne pus le consoler qu'en lui promettant de lui en envoyer un et en lui donnant plusieurs images.

A l'heure du départ, tous étaient contristés ; je l'étais moi-même. Car j'étais heureux au milieu de ces âmes simples et innocentes, goûtant à leur vie de pauvreté et de privations. On sent qu'on est là plus près du bon

Dieu qu'on ne l'est dans les palais des riches et des grands du monde : « Bienheureux les pauvres!... »

Le Sacré Cœur m'a rendu tout facile dans mon voyage. Il m'a payé à bonne mesure les petits sacrifices que j'ai pu lui offrir. Qu'Il soit mille fois loué et béni !

24 février.

Ce matin, le R. P. BONALD est venu nous surprendre. Il a quitté un instant sa solitude du lac Pélican pour venir jouir du bonheur de la vie commune, et surtout pour recevoir le bienfait d'une absolution... Pauvre Père, il devient vieux avant le temps. Il se sent faiblir non pas tant sous le poids des années que sous celui de la misère et des privations. Il n'y a que la vigueur de son grand zèle à le soutenir et à lui donner la force d'exercer un ministère si actif, si fructueux !

Je n'ai guère le temps d'écrire ; car nous aimons à converser durant le peu de temps qu'il nous est donné de rester ensemble.

25 février.

Loué et glorifié soit le Sacré Cœur de Jésus ! Encore une magnifique conquête sur le protestantisme. Cette après-midi, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, le R. P. BONALD a présidé la cérémonie de l'abjuration de deux jeunes protestants que j'avais instruits depuis quelque temps. Eux-mêmes ont demandé à abjurer et à être baptisés publiquement afin de montrer qu'ils n'avaient pas honte de la religion qu'ils embrassaient. Nous avons fait la cérémonie avec toute la solennité possible. La chapelle était comble. Des protestants, les parents des nouveaux convertis, étaient venus en grand nombre. L'impression a été très bonne. Espérons que cette impression sera salutaire pour d'autres. Le Sacré Cœur est encore capable de se choisir quelques heu-

reuses victimes. En attendant, remercions-le et prions-le pour la persévérance des uns et la conversion des autres.

5 mars.

Le R. P. Bonald est reparti ce matin pour sa Mission. Son séjour ici a été plus long qu'il ne pensait : il attendait la malle. Il retourne le cœur gai, car Mgr Pascal vient de lui écrire que le jeune P. Maisonneuve lui est destiné, qu'il n'a qu'à l'envoyer chercher à Prince-Albert. Il aura enfin ce qu'il désirait depuis si longtemps.

Une traîne à chiens partira ces jours-ci pour aller chercher le nouveau Père, désiré avec tant d'ardeur. Que la Mère du missionnaire le protège et nous l'amène sain et sauf !

11 mars.

Nouvelle conquête ! *Deo gratias !* Cet après-midi, à la bénédiction du Très Saint Sacrement, un catholique apostat a fait publiquement son abjuration du protestantisme et il est rentré dans le sein de l'Église catholique. Il a voulu abjurer publiquement, afin de réparer le scandale donné par son apostasie, et pour qu'on ne doute pas de ses sentiments de persévérance. Je suis vraiment content et heureux. Merci, divin Cœur de Jésus ! Merci, bonne Mère des pécheurs !

23 mars, vendredi saint.

En ce grand jour, le cœur se sent tout naturellement porté à la tristesse. C'est un besoin pour lui en contemplant notre divin Sauveur renié, insulté, crucifié, expirant pour nous sur la croix. J'étais tout rempli de ces pensées qui me faisaient du bien à l'âme, lorsque tout à coup des grelots se font entendre à la porte. Adieu les belles réflexions !

« Le P. MAISONNEUVE ! le P. MAISONNEUVE ! » m'écriai-je. Au même instant, j'étais dehors pour aider le Père à sortir de sa carriole et le gratifier d'une généreuse et fraternelle accolade.

Je ne fus pas seul à quitter la méditation. Le Fr. CALLEC, M. Jones, notre maître d'école, s'empressèrent au devant du Père, attendu depuis si longtemps et l'objet de nos rêves depuis plusieurs jours. Ce fut une joie générale dans tout notre petit village. Personne ne manque de venir toucher la main à la nouvelle robe noire. Une malade, qui ne pouvait venir, pleurait de chagrin. Je la consolai en lui promettant que le Père irait chez elle lui-même.

Le cher Père est tout harassé de fatigues et de misères. Il lui a fallu marcher beaucoup, quelquefois dans la neige profonde ou dans l'eau. Il a même enfoncé jusqu'à la ceinture sous la glace, etc. C'est un bon noviciat de vie de missionnaire. Il est à son premier essai, mais il n'est pas à son dernier. Heureusement qu'il ne paraît pas trop effrayé de la misère. Il est à réparer ses forces épuisées. Je m'en vais l'imiter. Bonsoir !

25 mars, Pâques.

Surrexit Dominus vere, alleluia! Oui, il est réellement ressuscité notre divin Seigneur, dont nous pleurions la mort ces jours derniers. Notre Espoir, notre Sauveur vit pour ne plus mourir et pour nous faire vivre avec lui. « Réjouissons-nous, c'est le jour qu'a fait le Seigneur. »

Une autre cause de ma joie, c'est que le R. P. MAISONNEUVE s'est remis de ses fatigues. Hier il était à demi mort, il a passé une mauvaise journée; j'en étais tout consterné et je craignais fort qu'il n'eût contracté une maladie durant son voyage.

Mais non, il s'est levé radieux comme le soleil et il

a pu dire la messe. De plus, cet après-midi, il a reçu l'abjuration d'un nouveau converti et fait les cérémonies du baptême. Cette dernière conversion m'est aussi un sujet de grande consolation. Je me sens tout pénétré de reconnaissance envers Dieu, qui se montre si miséricordieux. Mais je suis comme l'avare, je ne dis jamais : « C'est assez. » Après chaque abjuration, j'en désire aussitôt une autre. Je ne pourrais être satisfait que si je voyais tous ces pauvres protestants, aveuglés par l'erreur, entrer dans le chemin de la vérité et du paradis. Espérons que plusieurs recevront cette grande grâce du Sacré Cœur, et prions pour leur conversion.

26 mars.

Le R. P. Maisonneuve s'est trouvé assez fort aujourd'hui pour m'accompagner à la visite des malades. Depuis quelque temps, la grippe cherche des victimes dans chaque famille. J'ai plus donné d'extrême-onctions depuis un mois que je n'en ai donné durant trois ou quatre ans.

28 mars.

Le R. P. Maisonneuve m'a quitté ce matin pour se rendre au lac Pélican, où le R. P. Bonald l'attend avec une grande anxiété. J'espère qu'il n'aura pas autant de misères dans cette seconde étape que dans la première.

1er avril.

Encore *Deo gratias !* car voici une nouvelle conquête ! Une femme protestante m'a apporté, cet après-midi, sa petite fille âgée de deux ans, pour que je la baptise et qu'elle soit catholique. La mère persiste dans l'erreur ; mais je crois qu'elle finira par se rendre, elle aussi, parce que tous ses enfants sont maintenant catholiques. Ainsi, priez pour elle, afin que le Sacré Cœur lui accorde cette précieuse faveur.

Les ministres protestants sont au désespoir. Ils font recherches sur recherches pour découvrir la cause de ce courant de conversion vers l'Église catholique. Ils voudraient, je crois, trouver quelque prétexte pour m'accuser et me rendre méprisable aux yeux des sauvages; mais c'est une vaine ambition ; car j'ai pour politique de les laisser tranquilles, ne les attaquant et ne les méprisant jamais, me contentant de prêcher simplement et purement notre sainte religion. Par ce moyen, je n'excite pas le fanatisme; d'ailleurs, la religion est assez belle par elle-même pour se faire aimer et s'attirer des pratiquants.

6 avril.

Cet après-midi, j'ai baptisé une protestante, mère d'un petit garçon que le R. P. Maisonneuve a administré le jour de Pâques. Cette cérémonie de l'extrême-onction l'a touchée et convertie. Comme le bon Dieu se sert de tout pour attirer à lui ceux qu'il aime !

10 avril.

Je suis revenu de la Mission du Pas, ce matin. Ce n'a pas été pour moi un voyage d'agrément, vu le mauvais état des chemins. En allant surtout, il m'a fallu marcher à la raquette par un gros vent contraire, puis dans la neige fondante où j'enfonçais jusqu'aux genoux. En arrivant au Pas, j'étais à bout de forces. Le repos de la nuit me rendit toute ma vigueur : je pus chanter la messe de 10 heures et faire tous les autres exercices. Je baptisai deux nouveau-nés, fortifiai les derniers convertis, ramenai à Dieu quelques brebis égarées, entre autres une pauvre Madeleine. Je revins le cœur content, oubliant toutes mes fatigues.

A mon retour, j'ai appris qu'un de mes meilleurs métis avait perdu sa fille unique, une toute jeune enfant. Je

viens de voir le pauvre père, qui est inconsolable. Sans sa grande foi, je crois qu'il tomberait dans le désespoir, tant il est affecté. Réellement, Dieu envoie quelquefois des épreuves bien pénibles. L'esprit de foi seul peut les faire supporter avec résignation. « Seigneur, augmentez donc en nous cette foi indispensable. »

15 avril.

J'ai reçu, dans la soirée, l'abjuration d'un jeune homme protestant. C'est la treizième depuis le 1er janvier. C'est vraiment consolant. Ce qui me fait le plus plaisir, c'est que tous ces nouveaux convertis persévèrent dans de bonnes dispositions. L'un d'eux disait l'autre jour :

« Depuis que je suis catholique, il me semble qu'il fait clair dans mon âme. On me couperait bien le cou que je ne deviendrais pas protestant. »

Cette augmentation des catholiques rend notre chapelle bien trop petite. Il va falloir songer à terminer notre église, commencée depuis si longtemps, mais encore inachevée. Mais où trouver les ressources pécuniaires? C'est ce qui me préoccupe le plus. J'ai commencé une souscription au milieu de mes fidèles. Tous inscrivent leur nom, mais, n'ayant pas d'argent, ils ne promettent que du travail. Seuls, les commis protestants de la Compagnie donnent de l'argent. Un d'eux a promis 10 dollars, d'autres 4 ou 5. Le tout réuni ne forme pas le quart de ce qu'il nous faudrait pour acheter les matériaux nécessaires.

Après avoir réfléchi et prié, mon espérance s'est portée vers mon cher Canada. « C'est là, me suis-je dit, que je trouverai ce qui me manque ici. Les âmes généreuses qui se sont montrées si charitables pour moi depuis que je suis chez les sauvages sauront bien encore trouver

quelques moyens de m'aider à bâtir une demeure plus convenable pour notre divin Sauveur. »

J'ai déjà dressé une liste des bonnes personnes qui ont souscrit, et cette liste repose sous la nappe d'autel. A chaque messe, il y a une intention spéciale pour les souscripteurs.

Notre petite église a 46 pieds (15 mètres) de longueur sur 25 pieds (8 mètres) de largeur. Nous n'avons plus qu'à crépir les murs, poser le plancher, ainsi que les fenêtres et les portes, sans oublier les bancs. Ce qui nous manque le plus, c'est l'argent pour acheter les matériaux ; quant à l'ouvrage, nous pourrons presque tout le faire gratis. Comme mes bons sauvages aimeront à venir prier et louer Notre Seigneur et son immaculée Mère quand nous aurons une jolie église !

Adieu, ou plutôt au revoir, car peut-être aurai-je l'occasion, si le bon Dieu le permet, de retourner vous parler de vive voix de mes Missions.

Que la sainte Vierge répande sur vous les précieuses bénédictions qu'elle vous obtiendra de son divin Fils !

Soyons toujours réunis dans le Sacré Cœur de Jésus, afin d'être réunis pour toute l'éternité dans le ciel.

O. CHARLEBOIS, O. M. I.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BASUTOLAND.

LES RÉMINISCENCES D'UN MISSIONNAIRE DU BASUTOLAND

L'arrivée. — En l'an de grâce 1881, le jour de l'ouverture du mois de Marie, j'arrivais sur les bords du Calédon, entre Ficksburg et Sainte-Monique. « Halte-là ! Qui vive !... cria la sentinelle. — Les Baroma (les Romains), répondit le P. MONGINOUX qui conduisait la cara-